

## LA SITTELLE ET LE RENARD.

**L**e père Citeau leva les yeux sans bouger la tête. Pas plus gros qu'une mésange, l'oiseau descendait lentement le long du tronc de chêne derrière lequel il s'était caché. La queue en l'air, le bec en avant, il fouillait l'écorce à la recherche de son repas et vint se poser sur l'épaule de l'homme. Depuis le matin, le père Citeau attendait le renard roux qui depuis quelques jours venait faire des carnages dans son poulailler de la lisière de la forêt. Il se tenait si droit, si immobile, si végétal depuis si longtemps qu'il avait fini par se confondre avec l'arbre. Le torchepot poursuivit sa descente et cogna trois petits coups de son bec pointu sous le bras du chasseur. Citeau retint un rire sous la chatouille. Il siffla entre ses dents pour faire envoler l'oiseau. Le soir tombait, c'était l'heure des renards. Il ne laisserait pas une sittelle lui gâcher toute une journée de guet. L'oiseau gourmand lui répondit d'un "tuit" bref et continua son repas sans plus de manière. Les longues ombres du soir achevaient de courir entre les arbres pour mourir dans le noir des sous-bois. Un croissant de lune brillait au ciel comme un reste d'assiette de meuil.

Enfin les fougèrent bruissèrent. Enfin le renard parut. C'était un renard roux au poil long et soyeux, un seigneur renard qui n'avait jamais connu la faim, un renard saigneur de poules, de cailles et de canards. Il passa sa langue rose sur ses babines noires liserées de poils blancs. Ses yeux luisaient comme deux pierres précieuses dans les feuilles. Le père Citeau serra ses doigts sur la crosse de son fusil. Il n'en fallut pas plus pour que la sittelle soudain s'affole et s'envole. Le renard dressa les oreilles. Citeau pressa la détente. Le coup claqua. Le plomb se perdit dans les fougères où le maraudeur à poils avait disparu.

Furieux et contre toute raison - on ne retrouve pas un renard dans la nuit - vexé aussi, l'homme décida de se lancer à la poursuite du voleur de poules. Il le chercha des chênes aux pins maritimes, des fougères aux alisiers, des bouleaux aux châtaigniers, dans la bourdaine et les clochettes. Il s'enfonça au plus profond de la forêt, courut toute la nuit et pesta jusqu'au matin contre l'oiseau stupide qui lui avait fait rater son coup de fusil. Comme il avait cru distinguer une ombre qui fuyait dans le bocage, il quitta les bois et continua sa course d'échalier en échalier dans le labyrinthe des haies. Il écorcha ses doigts et ses mains aux épines, goisa\* ses sabots dans les fossés et les ruisseaux.

Le soleil, en se levant, lui découvrit un monde comme un puzzle si vaste que jamais il n'y retrouverait la trace de son ennemi. C'est au moment où il allait abandonner la poursuite et se résoudre à rentrer chez lui qu'il vit renard à moins de cinquante mètres. Il se tenait au bord de la rivière qu'on appelle la Vie, en arrêt, une patte dressée à la

---

\* Goiser : mettre de l'eau dans ses sabots. Ce vieux verbe serait à l'origine du terme de "gois" qui désigne un passage entre deux terres.

surface de l'onde. Citeau se glissa dans un fossé, épaula son fusil et visa. L'animal faisait une cible parfaite que même un débutant n'aurait pas pu rater.

A quelques centimètres du museau de renard, nageait une anguille insouciant dont les ondulations le fascinaient. Chaque fois qu'elle passait et repassait sous le reflet de ses crocs, goupil sentait au creux de son ventre un délicieux petit creux qu'il avait une irrésistible envie de combler. Ce n'était pas de la faim puisque, profitant de ce que le fermier avait passé sa nuit à courir les bois, il avait eu tout le loisir de se gaver de ses poules, de ses canards et de ses cailles. C'était autre chose, quelque chose d'inutile, sans doute, mais tellement agréable qu'il ne saurait être question d'y renoncer. C'était quelque chose à quoi les renards ne savent pas donner de nom et que parfois les hommes appellent gourmandise. Péché mortel...

L'anguille passait et repassait donc sous les moustaches de renard qui attendait le moment propice pour, d'un rapide coup de patte, l'envoyer sur la berge où il lui serait facile d'en finir d'un bon coup de dents. A quelques mètres de là, le père Citeau tenait sa proie au bout de sa mire. Il avait dégagé le chien du percuteur et retenait sa respiration. Le ciel était absolument immobile et le vent lui-même qui souffle ordinairement de la mer s'était arrêté. La suite ne prit pas plus d'une fraction de seconde.

Le renard gifla l'onde. L'anguille vola dans les airs, un coup de feu claqua. Gifle, vol, claque. Ou bien claque, gifle, vol. Quand le père Citeau se leva du fossé où il s'était caché, à la place de son mangeur de poules qui disparaissait dans un trou de haie, il découvrit une fille qui riait aux éclats. Elle brandissait une épuisette où l'anguille, foudroyée en plein vol achevait de se tortiller.

— Joli coup de fusil, cria la fille à l'homme dépité qui marchait à présent vers elle. J'en prends souvent à la ligne, quelquefois à mains nues, mais c'est la première fois que j'en cueille une à la carabine !

— Qu'est-ce que vous fichez là ? lui répondit le père Citeau sans chercher à cacher sa colère. Je traque ce renard depuis hier soir et vous le faites fuir au moment où je le tiens au bout de mon fusil !

C'était un homme entier, solitaire et travailleur comme on l'est dans le bocage, et qui ne s'encomrait pas de politesses inutiles.

— Excusez-moi, fit la fille avec un sourire. Je ne pouvais pas deviner que vous étiez à ses trousses. Je n'ai pas voulu vous causer de tort. Puisque c'est votre renard qui a pêché le poisson et votre fusil qui l'a tué, il est jute qu'il vous revienne.

C'était une fille de la côte, habituée à l'infini des horizons, et qui regardait sans gêne les étrangers droit dans les yeux. Elle tendit l'anguille au père Citeau qui la contempla d'un air dégoûté.

— Et qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse ? J'ai déjà une ceinture pour tenir mon pantalon.

— Mais qui vous parle de ceinture, reprit la fille en souriant. Faites-la griller et vous m'en direz des nouvelles.

— Manger ce bout de corde, bougonna Citeau. Manquerait plus que ça. J'aurais vite fait la fortune de mon docteur. J'ai mon renard à m'occuper. Je l'ai vu filer dans ce trou et je vous jure que s'il y est encore, il va bien falloir qu'il en sorte.

— A votre guise, conclut la fille en haussant les épaules.

Et tandis qu'il enflammait une brassée d'épines à l'entrée du terrier, elle alluma au bord de l'eau un petit feu de banches. Les deux feux crépitèrent ensemble, à quelques mètres de distance, sans que l'homme et la femme s'adressent la parole. Le foyer du père Citeau dégageait une épaisse fumée que le vent s'obstinait à repousser dans la direction opposée à celle du terrier. Avec de grands gestes des bras, l'homme tentait de la conduire dans le trou où il croyait son renard caché. Il toussait et crachait que s'en était pitié. Bientôt, des braises de la fille monta un fumet subtil et doux que le vent sans malice, poussait sous les narines de l'homme chaque fois qu'il s'éloignait de son brasier pour respirer un peu. Il n'avait pas mangé depuis le matin de la veille et constata qu'il avait faim.

— Vous ne voulez pas en goûter un morceau, demanda la fille quand l'anguille fut à point ?

Le père Citeau hésita, tâta ses poches et sa gibecière. Les unes et les autres étaient vides. Pas même un quignon à se mettre sous la dent.

— Puisque je l'ai tuée, il faut bien que je la mange, s'excusa-t-il enfin.

C'était aux temps anciens où les chasseurs n'imaginaient pas que l'on puisse tuer pour le plaisir ou simplement pour se désennuyer un peu. C'était il y a très longtemps.

Délaissant sa fumée d'épines âcre et piquante, l'homme du bocage vint s'asseoir auprès du feu de la fille de la côte. Il prit le tronçon de poisson qu'elle lui tendait au bout d'une brochette de bois et le goûta comme goûtent les chats et les enfants. D'abord avec le nez et un froncement de sourcils, puis de la langue, avec beaucoup de précautions. C'était chaud et un peu râpeux, avec un petit goût de sel et d'herbes qui lui fit venir la

salive en bouche. La fille l'observait du coin de l'oeil. Elle croqua généreusement dans sa part pour l'encourager. Le père Citeau y alla du bout des dents. La chaire crissa et son jus se mélangea à la salive de sa bouche. C'était tendre et dur à la fois, avec des souvenirs de mer et de voyages.

— Etrange, dit-il. Et s'enhardissant, il découpa une bouchée qu'il s'appliqua à mastiquer longuement et soigneusement pour en extraire toutes les saveurs. Il y avait des saveurs pour les lèvres, des saveurs pour la langue, d'autres pour l'intérieur des joues et d'autres encore pour le palais. C'est à regret qu'il avala sa première bouchée découvrant encore de nouveaux plaisirs au fond de sa gorge.

— C'est bon ? demanda la fille dont le bord des lèvres brillait.

Le père Citeau répondit d'un mouvement d'épaules et attaqua la seconde bouchée sans autre commentaire. Quand il eut achevé de lécher et sucer sous toutes les coutures l'arrête un peu gélatineuse, il lorgna sur les autres brochettes que la fille avait éloigné du feu de manière à les conserver au chaud sans les brûler. Il lui restait en bouche un goût de "r'tournez-y".

— Elle est à vous, dit-elle. Servez-vous autant que vous voulez.

— C'est que je n'ai pas mangé depuis hier, s'excusa l'homme en y retournant sans plus de manière.

Quand il ne resta dans le feu que les arrêtes soigneusement nettoyées, le père Citeau sentit au creux de son ventre comme un petit creux qu'il aurait bien voulu remplir. Ce ne pouvait pas être la faim, puisqu'il venait de manger. Bien sûr, il aurait volontiers vidé un verre de mareuil par là-dessus et n'aurait pas refusé une bonne assiette de meuil,

mais en homme habitué à se nourrir de peu, il devait admettre qu'il n'avait plus faim. C'était quoi, alors, ce petit creux au creux de l'estomac ?

La fille s'était allongée et regardait le ciel, ce qui laissa à l'homme le loisir de la regarder elle, sans aucune retenue. Elle avait la peau blanche comme le pilaïe et les chevilles fines comme des anguilles vives. Ses bras couraient nus dans l'herbe de la main à l'épaule, ils étaient dorés comme les gaches du dimanche à la devanture du boulanger. Une abeille en les frôlant de ses ailes y fit se dresser un fin duvet blond. Le père Citeau rêvait de pilaïe, d'anguilles, de gaches et de chair de poule. Le petit creux du creux de son estomac se creusa d'avantage. Il aurait fallu se lever, faire quelque chose, s'en aller, ou au moins détourner le regard. Ne pas s'attarder. Ne pas rester là, les yeux comme aimantés par les jambes de la fille, le ventre de la fille, la poitrine de la fille et ses joues qu'un brin d'herbe caressait. Et le petit creux dans le creux de l'estomac du père Citeau était un gouffre, un gouffre sans fond d'où remontaient des idées incroyables, des idées qu'il n'aurait jamais eu l'idée qu'elles puissent lui venir en tête.

— C'est une belle fille, pensa-t-il. Elle est belle, belle comme une rôtie de mogettes !

Il allait le lui dire, et d'autres âneries du même acabit quand soudain le renard pointa son museau à la sortie de son trou. Le feu d'épines s'était éteint depuis longtemps, mais celui de l'anguille continuait à fumer doucement, grillant les restes du festin. C'est cette petite fumée-là que humait le renard à la sortie de son terrier. Il semblait l'apprécier fort. L'occasion était trop belle. Le père Citeau oublia un instant sa folle envie de rôties

de mogettes, prit son fusil, l'arma, visa et tua le renard net, d'une seule balle. La gourmandise, péché mortel...

Au bruit de la détonation, la fille se leva d'un bond.

— Mais vous êtes fou ! Pourquoi l'avez-vous tué ? Il était si beau !

Le chasseur honteux baissa la tête comme un enfant qu'on gronde.

— Fallait bien... Il mange mes poules, mes canards et mes cailles.

— Et alors, protesta la fille en colère. Il faut bien que tout le monde mange. Je vous déteste.

Sa robe flotta jusqu'à ses hanches quand elle se retourna et s'enfuit en courant. Le père Citeau resta là, sonné comme un boxeur. Il avait au creux de l'estomac un creux si grand que toutes les mogettes du monde n'auraient pas su le remplir. Il ramassa son renard et rentra chez lui triste comme novembre.

Quelques jours plus tard, comme elle revenait de la côte par la Vie, la fille fut attirée par la fumée d'un feu qui montait de l'endroit où elle avait partagé l'anguille avec le chasseur. Le parfum en était des plus subtils et des plus délicats, mélange de bois et de viandes grillées, senteurs de thym, de laurier et de romarin. Elle sentit comme un creux au creux de son estomac et s'en étonna. Ce ne pouvait pas être la faim puisqu'elle venait de gober une douzaine d'huîtres, une petite guenotte de pignons, des avegnons et qu'elle avait avalé en sus une grillade de sardines de Saint Gilles. Elle approcha et découvrit l'homme du bocage fort occupé à sa cuisine. Un canard de Challans "routissait" doucement sur la braise tandis qu'un chaudron glougloutait sur un



autre foyer. Le père Citeau allait de l'un à l'autre, arrosant l'un avec une cuillère, brassant l'autre avec un baraton, si occupé qu'il ne vit la file que lorsqu'elle fut sous son nez.

— Vous voilà cuisinier, lui demanda-t-elle. Qui donc avez-vous tué aujourd'hui ?

L'homme sourit sans s'inquiéter du ton peu amène de la fille.

— Je pensais bien que le fumet de mon canard vous ferait venir comme le fumet de votre anguille a fait sortir mon renard l'autre jour. C'est à vous, finalement que je dois d'en être venu à bout. Je vous dois un repas. Je vous ai préparé un canard qui a échappé à Goupil. Et do meuil. Parce qu'il n'y a pas de repas qui vaille sans meuil.

— Et vous croyez, dit la fille, que je vais manger de l'oiseau ?

— Goûtez donc, comme j'ai goûté votre poisson.

La fille regarda le père Citeau et se demanda quel âge il pouvait bien avoir. Il faisait plus jeune quand il souriait. Elle le trouva costaud comme un thon, vif comme un brochet et sans doute patient comme une huître. Elle pensa au thon, au brochet et à l'huître et sentit au creux de son ventre le petit creux qui se creusait. Elle goûta la volaille comme il avait goûté le poisson; de la langue, du bout des lèvres et à pleine bouche. Une fois la meuil avalée, avec un reste de sucre au bord des lèvres et au fond du coeur, elle s'étendit dans l'herbe comme elle avait fait la première fois.

— Permettez... Il est à vous, fit le père Citeau avec une civilité dont il ne se serait jamais cru capable.

Soulevant délicatement sa nuque, il glissa sous la tête de la fille la peau du renard roux.

— C'est doux, dit-elle.

— C'est très doux, approuva-t-il.

Ils restèrent allongés côte à côte un bon moment à regarder passer les nuages dans le ciel au-dessus de la Vie, de la mer à la forêt. Le creux qu'ils sentaient l'un et l'autre au creux de leur estomac les entraînaient peu à peu dans de drôles de pensées où des anguilles rencontraient des mogettes.

Comment ils se perdirent l'un et l'autre, et comment ils se retrouvèrent n'est pas l'objet de ce conte. A chaque plaisir son pêché. Luxure n'est point gourmandise, même si les deux procèdent de l'appétit.

Quand le soleil se coucha dans la mer, le soir tomba sur le bocage. Le père Citeau et la fille avaient décidé de ne plus jamais se quitter.

— Nous vendrons ensemble des poissons et des coquillages, dit-elle.

— Nous vendrons ensemble du millet, des salades et des patates, dit-il.

Ce fut leur seule dispute et elle se régla bien vite. Le père Citeau et sa compagne, que tout le monde appela bientôt la Citelle à la mode du pays, s'installèrent entre mer et forêt et devinrent les premiers "poissonniers-primeurs" d'une longue dynastie. Ils inventèrent tant et tant de recettes pour se séduire chaque jour, elle de la mer et lui de la terre, que l'odeur de leur union flotta bientôt par-dessus les haies jusqu'au plus profond des terres. Attirés par les fouénaïes, les fraissures, les jambons de mogettes, les lumas, les rots de toutes sortes et les tourtisseaux nés de leurs noces, on arriva du bocage et du marais, en sabot, à pied, à dos d'âne et même en automobile pour découvrir les sardines, les coquillages et les anguilles.

"Ai-je eu du nez d'être venu m'installer dans un pays si plein de saveurs" se réjouissaient à chaque festin les premiers habitants de la lisère de la forêt. "Ai-je nez !" C'est bien là l'origine gourmande du pays d'Aizenay. Et les savants latinistes qui glosent sur les agésinates conducteurs d'ânes devraient aller se le faire déboucher.

Histoire ancienne ? Peut-être. N'empêche que samedi soir, devant la pizzeria Gargantua, un jeune homme tendait un énorme sandwich à son amie. Dans leurs yeux à tous les deux, il y avait quelque chose qui ressemblait à la gourmandise et, peut-être, au creux de leur estomac, un petit creux qui se creusait et qui ne regarde qu'eux. N'en déplaise à monsieur le curé qui prêche dans la chair de marbre de la grande église du pays, la gourmandise ici est bien un péché de Vie.

Envoi :           Je suis venu calme écrivain  
                      Vers les hommes d'Aizenay  
                      Guidé simplement par mon nez.  
                      Dieu veuille qu'ils m'aient trouvé malin.

©Dominique Lemaire. 1998

Dans le cadre du Festival Bibliobulle : La Gourmandise.